

personnelle et égoïste qui tend au succès, ne pouvant mériter la gloire.

Alors, c'est fini. L'apôtre devient politicien, le croisé devient homme d'affaires. Le dévouement disparaît, la franchise n'est plus que dans le masque : l'âme, ainsi que nous le disions dans notre livre d'études sociales, l'âme meurt, et l'œuvre ne peut plus être qu'un simulacre.

Cherchez dans le passé des hommes dont vous voyez ainsi les efforts frappés de stérilité, vous retrouverez sans peine l'heure précise où pour la première fois devant la nécessité, devant l'argent, devant l'ambition, leur conscience a capitulé.

Mes amis, croyez-le, ce n'est pas pour réveiller dans vos cœurs une inutile tristesse que je vous signale cette navrante maladie de notre époque. L'homme eut toujours cette tendance à être lâche devant la vie, et l'ironie profonde du vieux Diogène cherchant un homme avec une lanterne allumée en plein jour, peut s'appliquer à toute l'histoire du monde. Mais aujourd'hui, le mal se fait plus envahissant, parce que l'on s'est appliqué à détruire la grande force de résistance. A vous, mes amis, qui croyez, à vous qui aimez Dieu et vos frères malheureux et faibles, il appartient de donner un grand exemple à ce siècle, qui s'éteint dans la lâcheté. Placez votre cœur plus haut que la nécessité, au-dessus de tout calcul et de toute prudence. Soyez fiers, c'est-à-dire n'appartenez qu'à Dieu. Soyez braves, c'est-à-dire agissez en pleine lumière, et parlez en toute vérité !

ABBÉ GARNIER

CERNÉ, ENFIN !

(Voir gravure)

Cerné, enfin !... pris ! plus d'espoir ! elle est finie, la course furieuse, fantastique, par laquelle le misérable avait espéré échapper à la justice des hommes !

Le voilà maintenant acculé à un dernier obstacle, épuisé de fatigue, ses vêtements en lambeaux, il a laissé tomber à ses pieds son revolver dont les deux dernières cartouches ont fait deux dernières victimes : cette arme formidable, il y a un instant, n'est plus maintenant qu'un jouet impuissant et inutile !

Si, du moins, il pouvait encore s'élancer, sauter à la gorge de ses ennemis, mais non ! son bras droit est brisé : une balle l'a traversé et maintenant, il pend, paralysé, comme un lambeau ensanglanté !

Et pourtant, il arrivait déjà à la lisière de la forêt qui devait le dérober pour toujours à la vue de ses ennemis ! Encore quelques pas et il était sauvé ! Mais non : la justice de Dieu l'attendait là, implacable, terrible, et maintenant il faut expier les crimes commis !

Déjà, la corde est prête déroulant ses anneaux comme un serpent, et, dans quelques instants le corps du criminel tout percé de balles, informe, affreux à voir, se balancera, suspendu à la boucle fatale, à l'une des branches de cette forêt où il avait cru trouver le salut et l'impunité !

O justice effroyable du mystérieux "Far West," que doit-on penser de toi ? Es-tu née des instincts sanguinaires d'hommes à demi-sauvages, es-tu, au contraire la manifestation éclatante de la justice divine, punissant le crime au moyen du seul et terrible appareil qui puisse faire effet sur ces hommes à peine sortis des ténèbres de la barbarie ?...

P. COLONNIER.

On avale à pleine gorgée le mensonge qui nous flatte, et l'on boit goutte à goutte la vérité qui nous est amère.—J.-J. ROUSSEAU.

IMPRESSIONS D'AMÉRIQUE

OPINIONS DU PRINCE RUSPOLI

Voici comment un correspondant italien, M. Salvatore Cortesi raconte une conversation qu'il a eue avec le prince Ruspoli, maire de Rome, et dans laquelle celui-ci raconte ses impressions sur l'Amérique et les Américains.

Je connaissais déjà l'Amérique, dit le prince, par les descriptions que j'en avais eues, et les Américains pour m'être trouvés en contact avec eux en Europe, mais la réalité a dépassé de beaucoup ce à quoi je m'attendais.

Ah ! c'est un pays très différent de nôtre. Ici, nous sommes pleins de désœuvrés de toute condition, et là-bas tout le monde travaille, même ceux qui appartiennent aux classes les plus distinguées de la société.

J'ai aussi remarqué qu'aux Etats-Unis, celui que nous appelons le fainéant de salon, le ganyemède de profession, qui est si commun dans notre société européenne, est presque totalement inconnu. Les salles de réception, les bals, sont presque exclusivement fréquentés par les femmes. Les hommes travaillent tous, et cette occupation continuelle semble les rendre plus heureux et plus contents que chez nous. Les femmes sont très vives et très franches, si vives et si franches qu'elles pourraient nous sembler excessives en Europe. Mais il n'en est pas ainsi dans leur milieu, où ces qualités sont naturelles et sans une ombre d'affectation.

Si je devais donner une définition du monde américain, je dirais que les hommes l'enrichissent et que les femmes l'embellissent.

Les hommes sont plutôt réservés en affaires, mais ils sont les plus affables que j'aie jamais rencontrés dans mes relations personnelles. Sans parler du sentiment exquis de l'hospitalité qu'ils ont. Il n'y a service, grand ou petit, qu'ils ne soient toujours prêts à rendre, quoi qu'il puisse leur coûter. Durant mon séjour en Amérique, j'en ai eu des preuves lumineuses, ayant été l'objet, presque chaque jour, de faveurs et de gentillesses de toutes sortes.

Ce qui m'a le plus frappé, c'est le profond sentiment d'ordre qui règne souverainement dans toutes les classes de citoyens. C'est quelque chose de tout à fait inconnu chez nous.

Chaque homme a un but, une règle, une action à accomplir, qu'il exécute sans jamais entraver la route de son voisin. S'il existait à Rome le même mouvement qu'à New-York, il serait très difficile de le régler avec aussi peu de moyens que ceux dont on dispose là-bas.

Prenez, par exemple, les élections américaines. J'étais là quand des milliers et des milliers de personnes remplissaient les places immenses, applaudissant ou sifflant les résultats des urnes, mais sans le moindre désordre. Si une chose semblable avait lieu chez nous, avec le tempérament facilement excitable de nos populations, nous devrions employer des régiments entiers pour empêcher les conflits entre les divers partis.

Le secret de ce qui se produit en Amérique git, suivant moi, dans le grand respect qu'on a pour la loi. Ainsi, dans les élections, la volonté du peuple, manifestée par le résultat des urnes, étant la loi, on la respecte quelle qu'elle soit.

C'est grâce à cet état de choses et aux soins dévoués et intelligents de l'archevêque Corrigan si les institutions catholiques progressent et prospèrent dans un pays éminemment protestant.

La question sociale ne paraît pas exister aux Etats-Unis, et je ne comprends pas comment elle pourrait être dangereuse. Il n'y a pas là-bas, comme ici, de différence entre les travailleurs de l'intelligence et les travailleurs

manuels. Certains ouvriers gagnent plus que les hommes de profession et que tant d'autres qui vivent du produit de leur intelligence. Pourquoi donc les ouvriers chercheraient-ils un changement de situation ? Comment pourraient-ils être mieux qu'ils le sont ?

Quant au journalisme, le chiffre, la diffusion et le volume des journaux quotidiens sont vraiment merveilleux, mais la valeur en est très discutable. Ils sont consacrés spécialement aux annonces et aux faits divers à sensation. Pour des discussions sérieuses de questions importantes, il faut les chercher dans les revues mensuelles, qui sont les plus riches et les plus importantes du monde.

Le reste de la conversation se rapporte aux affaires personnelles du prince et ne saurait avoir aucun intérêt pour nos lecteurs. Nous la terminons, en conséquence, ici.

J. G.

QUESTION HISTORIQUE

Quelles sont les puissances qui établirent les premières pêcheries de morues à Terre-neuve.

Newfoundland, ou Terre-neuve, devait être pour la Grande-Bretagne un des principaux fondements de sa puissance maritime. Pendant le voyageur Hore, qui visita ces parages en 1536, soit 39 ans après la reconnaissance de Cabot, manqua d'y périr de disette, quoique le poisson pullulât autour de lui.

Les Français ne commencèrent à s'adonner à la pêche de la morue qu'en 1540, après les explorations de Verazzano et de Jacques Cartier. Les établissements qu'ils fondèrent sur le littoral n'eurent pas dans le principe tout le succès qu'on s'était promis, et ce fut seulement sous le règne de Henri IV que le ministre Sully favorisa de tout son pouvoir la pêche de la morue, en la plaçant sous la protection immédiate du gouvernement.

Les anglais eux-mêmes n'acquirent leur prépondérance dans les mers du Nord qu'après que le célèbre Drake en eut chassé les Espagnols, et leur prise de possession à Terre Neuve ne date réellement que de l'année 1585.

Pour être juste, il convient de dire que le Portugais Corte Real avait observé l'affluence extraordinaire des morues sur le grand banc de Terre-neuve dès le commencement du XVI^e siècle. Ce fut lui qui signala pour la première fois cette mine féconde aux pêcheurs européens. Les Espagnols ont voulu se donner les gants de cette découverte ; mais rien n'appuie leur prétention.

Plus tard, les Anglais s'arrogèrent, d'eux-mêmes, un droit exclusif de juridiction territoriale sur l'île de Terre-neuve. Une colonie sérieuse fut créée par eux en 1623, sous la direction de sir Georges Calvert. Dix ans après, vinrent des Irlandais en grand nombre ; puis, de nouveau, en 1654, des Anglais.

Mais, dans le même temps, les Français fondaient un établissement à Palencia et réclamaient Terre-neuve comme faisant partie de la Nouvelle-France. Depuis, Terre-neuve a été cédée à l'Angleterre (traité d'Utrecht) ; mais, en vertu des traités de Paris (1763) et de Versailles (1783), la France a gardé le droit de pêche sur le grand banc au Nord et à l'Ouest de l'île.

Nous avons dit, ici même, que les Normands fréquentèrent Terre-neuve dès le Xe siècle.

Les Malouins y furent aussi, et les Basques, qui chassaient la baleine de préférence à la morue.

La pêche de la morue sur les côtes de Terre-neuve se chiffre annuellement par plus de cent millions de francs.

ANONYME.